

Les journaux de Paris rendent compte du sinistre qui vient de détruire la salle des séances du Sénat, au palais du Luxembourg, et démentent le bruit qui avait été répandu relativement à la destruction de la galerie des tableaux.

On avait des craintes les plus sérieuses pour la bibliothèque et la salle du Trône; mais ces deux parties du palais étant séparées de la salle du Sénat par des murs d'une grande épaisseur, ont été fort heureusement épargnées.

Au moment de la chute de la coupole, quatre personnes ont été assez grièvement blessées. Les dégâts sont considérables : on les évalue à environ 500,000 fr.

On sait qu'à différentes reprises des essais ont été faits dans la gravure sur bois pour remplacer, par la photographie, le dessin fait à la main. Sans doute les premiers résultats auxquels on est parvenu n'ont pas été bien satisfaisants; mais tout porte à croire que le but n'est pas impossible à atteindre.

De nombreuses expériences ont démontré qu'il n'y a pas la moindre difficulté à photographier des dessins sur les blocs de bois destinés à la gravure. L'emploi, dans ce cas, du nitrate ou du chlorure d'argent permet d'obtenir des épreuves très-convenables.

Les avantages que la photographie peut apporter à la gravure sur bois sont faciles à saisir; l'exactitude de la représentation n'en est pas le moindre, surtout au point de vue des objets de science, et la rapidité de la production en est un non moins important parce qu'il doit permettre de multiplier les ouvrages illustrés. Nous apprenons qu'en Allemagne les graveurs sur bois font aujourd'hui un large emploi de la photographie, et nous avons l'espoir que nous ne tarderons pas à en faire en France.

Lorsqu'on connaîtra la méthode suivante, inventée par un boulanger d'Orchies, pour donner un meilleur goût au pain, on ne dira plus que la boulangerie reste stationnaire lorsqu'il s'agit d'amélioration.

L'honorable inventeur fait bouillir dans l'eau le gruau tiré du son, en remuant continuellement avec une pelle en bois. Il fait passer ensuite cette eau dans un gros linge et l'emploie pour pétrir sa farine. Comme elle contient les principes muqueux et aromatiques du son qu'elle a délayé, elle donne un goût agréable au pain. Ce moyen bien simple nous paraît rationnel, et nous souhaitons qu'il soit mis en pratique.

Nous voyons dans un journal de la Rochelle, qu'un propriétaire et un négociant viennent d'être condamnés, l'un à quatre mois et l'autre à six mois de prison, tous deux à 600 fr. d'amende, pour falsification d'eau-de-vie et mise en vente d'eau-de-vie falsifiée.

Amélioration de la chair des animaux.

Un médecin de Rochefort vient de publier sur ce sujet un petit livre où cette importante question est envisagée sous un point de vue tout à fait nouveau. Non-seulement il indique les moyens qui, selon lui, doivent communiquer à la chair des animaux d'une consommation habituelle un parfum, une saveur et des propriétés hygiéniques dont ils sont généralement privés ou qu'ils ne possèdent qu'à un faible degré, mais il propose une opération chirurgicale, ayant une certaine analogie avec la castration, destinée à rendre comestibles une foule d'espèces dont les chairs n'ont jamais servi qu'accidentellement à la nourriture de l'homme à cause de l'odeur repoussante qu'elles exhalaient. Cette

opération que l'auteur nomme adénisation et qu'il prétend avoir pratiquée le premier, consiste dans l'ablation, chez les animaux qui en sont pourvus, des glandes nidoriennes. C'est à la sécrétion fétille de ces glandes que serait dû le fumet sui generis qui a fait jusqu'ici repousser de nos tables la chair de certains animaux. L'adénisation n'aurait, suivant son inventeur, aucune action fâcheuse sur la santé des animaux et son effet se bornerait purement et simplement à désinfecter la chair d'un grand nombre de mammifères et d'oiseaux par la suppression de l'appareil nidorien.

La récolte de coton en 1859 dans les Etats-Unis d'Amérique.

L'année cotonnière qui vient de se terminer a été très importante, car elle s'est ouverte avec tous les éléments de la plus grande prospérité. L'année de la panique durant laquelle la consommation avait été très-restreinte, avait laissé entre les mains des négociants et des fabricants de fortes provisions qui leur revenaient très-bon marché, tandis que la facilité dans le marché monétaire revenait, accompagnée de récoltes abondantes, du bas prix des denrées alimentaires, des transports et de tous les éléments d'une forte consommation, qui promettait d'absorber la totalité de la récolte du coton, quelque grande qu'elle pût être. Ces espérances se réalisèrent jusque vers le milieu de janvier, mais les achats tant en Amérique qu'à l'étranger se firent sur une grande échelle à des prix en faveur. La guerre changea le cours des événements jusqu'à un certain point, en ce sens que les négociants comme les fabricants se trouvèrent engagés à limiter leurs affaires, surtout aux Etats-Unis, où les achats de filateurs devinrent très-restreints pendant quelque temps. En total, la distribution de la récolte se fit comme suit :

Table with 3 columns: Balles récoltées, Exportation, Consommation. Rows for years 1856, 1857, 1858, 1859.

La quantité exportée cette année a été à peu près la même qu'en 1856, mais à des prix plus élevés. Les valeurs officielles de ces deux années comparées sont comme suit :

Table with 3 columns: Balles récoltées, Valeur D., Augmentation D. Rows for years 1856, 1859.

Cette différence compense grandement la baisse sur les céréales. — La quantité et la valeur prises par les filateurs des Etats-Unis, dans les deux dernières années, sont à peu près comme suit :

Table with 3 columns: Balles, Valeur D., Aug. Rows for years 1858, 1859.

Ceci marque un haut degré d'activité parmi les fabricants, et outre cette forte production, les quantités importées se sont fortement accrues contre l'année dernière. L'approvisionnement combiné, néanmoins, tant fabriqué qu'importé, n'a pas, avec l'année dernière, égalé la moyenne des années 1856 et 1857. La récolte du coton sur pied, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, promet d'être plus forte même que celle qui vient d'être faite. Il n'est pas impossible que les exportations de l'année prochaine soient poussées à 3 millions 250,000 balles, à un prix égal à celui de 1857, soit en moyenne D. 65 par balle, ce qui donnerait une valeur exportée de 210 millions de dollars, et donnerait aux Etats du Sud une prospérité telles qu'ils n'en ont jamais eue.

Une hausse dans la valeur de la matière première produit toujours un changement dans l'emploi des qualités, et fait que l'on consomme plus de marchandises de belle qualité, c'est-à-dire qu'on met plus de travail et moins de matière dans le fabricant. En même temps, le bon marché des denrées alimentaires, qui favorise le développement du travail dans les villes aux dépens des campagnes, cause une demande plus forte pour les qualités fines de tissus que pour les qualités communes.

La demande pour la matière première est deux fois aussi forte depuis qu'on s'est entendu sur les bases de la paix, et l'activité des manufactures s'accroît de jour en jour.

FAITS DIVERS.

On lit dans une correspondance particulière : « M. Millaud vient de gagner, devant le tribunal de commerce, le procès qui lui avait été intenté par les actionnaires du chemin de fer de Nassau. »

« Le jugement qui l'exonère d'une responsabilité énorme va rétablir en partie sa fortune financière. »

« M. Millaud compte à Paris de nombreux amis; il a eu l'occasion de faire des ingrâts et le bon esprit de s'en consoler. Le monde des lettres auquel, malgré sa fortune, il n'a cessé d'appartenir, a accueilli avec une grande joie le succès du financier. »

« Les Mécènes sont rares aujourd'hui. »

— On lit dans la Patrie :

« Une feuille allemande annonce qu'une maison de librairie publie, en ce moment, les mémoires secrets de Napoléon III, dont le manuscrit aurait été enlevé au palais de l'Élysée. »

« Il y a lieu de s'étonner qu'une fable aussi ridicule puisse être accueillie et propagée par un journal sérieux. Mais, afin de couper court à une exploitation qui est fondée sur un mensonge et qui a pour but un scandale, nous déclarons que nous sommes autorisés à donner à cette nouvelle le démenti le plus formel. »

— Il résulte du compte publié récemment par l'administration hospitalière de Paris, pour l'exercice 1858, que les recettes de cette année se sont élevées à la somme de 28,001,606 fr., et les dépenses ont atteint celle de 24,968,214 fr. Grâce à ces puissantes ressources, l'administration a pu recevoir 91,007 malades dans les hôpitaux, et entretenir dans ses hospices 12,324 vieillards ou infirmes.

Le droit des hospices sur les spectacles de Paris, a donné un million 370,290 francs.

Parmi les autres renseignements que fournit le compte de 1858, nous citerons le chiffre des abandons : 3,960 pauvres enfants ont été délaissés par leurs parents dans le cours de cette année. Ce nombre est inférieur de 33 à celui de 1857.

— La dame D., marchande de meubles dans la galerie Bergère, à Paris, avait chez elle, avant-hier sur les huit heures du soir, deux jeunes gens, les nommés Henri M., et Buisson P., avec lesquels elle a des liens de parenté. Ayant besoin de s'absenter, elle leur donna pour les distraire des cartes et les installa dans son arrière-boutique. Ils étaient éclairés par une lampe alimentée par le schiste, et ils jouaient fort paisiblement, lorsque la lampe, on ne sait par quelle circonstance, fit explosion.

Le liquide incandescent se répandit d'abord sur les vêtements des deux jeunes gens et leur fit d'affreuses brûlures. Ces malheureux se torréfiaient sous le cercle de flammes qui les envi-

vieux campagnard bourguignon entre chez lui sans s'être fait annoncer. Borseele surpris se lève de son siège, et il va se fâcher de la négligence de son valet, lorsque son étrange visiteur, se dépoilant en un clin d'œil de son travestissement, les traits vénérables du père Urbain s'offrent aux regards de Franz, et lui causent une bien agréable surprise.

— Oh! soyez mille fois le bien-venu, homme de Dieu! nous apportez-vous un heureux message? dit Borseele avec joie et en pressant avec force son compatriote sur son cœur. Notre fidèle peuple vient-il délivrer d'indignes liens sa souveraine légitime? quelques-uns de nos fidèles seraient-ils arrivés avec vous à Gand? où les tenez-vous cachés? Oh! placez-moi à leur tête, je brûle de punir ce traître qui a la lâcheté d'abuser si audacieusement de la plus noble confiance! Commentons l'attaque cette nuit même! vous, du côté de l'extérieur, nous, formant autour de la princesse un mur impénétrable. Nous lui conquerrons ainsi sa liberté, en présence des glaives et des lances de ses ennemis, et nous prouverons à ce fourbe que la fidélité est plus puissante que la ruse et l'intrigue.

— Toujours le même enthousiasme! dit en souriant le vieillard, le cachot même n'a donc pu modérer cette ardeur? Eh bien! j'aime ce feu de la jeunesse, mais il faut qu'il soit contenu dans de justes bornes par la prudence de la vieillesse. Oui, chevalier, quelques-uns de nos fidèles ont, comme moi, affronté l'ancre du lion, pour donner à notre souveraine l'assurance de l'amour inaltérable de son peuple et lui frayer un chemin par la fuite, et tous, nous comptons particulièrement pour cela sur votre zèle et sur votre prudence.

— Et pourquoi pas plutôt sur mon courage

et sur la force de mon bras? demande Borseele avec humeur. La prudence, la ruse et tous les moyens de ce genre ne sont qu'un fragile jouet et se brisent facilement dans nos mains inhabiles, mais je puis combattre, et, si Dieu le veut, mourir pour la cause de la justice.

— Cela ne vous avancerait guère, et notre souveraine elle-même préférerait un ami vivant à un ami défunt, répliqua Urbain en plaisantant.

Mais il ajoute bientôt d'un ton plus sérieux : — Réfléchissez bien, chevalier, à ce que vous allez faire, et ne sacrifiez pas la sûreté de la princesse aux désirs ambitieux de votre jeune cœur. Conduisez-la d'abord, prudemment et sans bruit, au milieu des siens, et alors, quand vous saurez qu'elle est en sûreté, combattez pour ses droits contre quiconque voudrait les lui contester. N'oubliez pas qu'une fois déjà la trahison a attenté à ses jours. Aléide vit encore et elle vit pour se venger; sur le champ de bataille où est tombé le prince son fiancé, on l'a vue, semblable à une insensée, jurer, par les plus horribles serments de l'enfer, de venger de la manière la plus terrible la mort prématurée de Jean; puis elle a disparu, sans laisser de trace. Sauriez-vous où rampe maintenant la couleuvre, et si elle n'aurait pas vendu à Philippe de Bourgogne un narcotique qui le conduirait plus tôt qu'il ne l'espère au but de ses desirs?

— Non, non! s'écrie vivement Borseele. Philippe est faible, mais bon, et jamais il ne sera capable d'une pareille noirceur; pourtant vous avez raison. Jacqueline n'est pas en sûreté ici; il pourrait se rencontrer parmi les serviteurs du duc un misérable bourreau qui espérerait recueillir de la reconnaissance!... Il faut qu'elle

parte! et le plus tôt sera le mieux! Mais comment? poursuivit-il en attachant sur le prêtre un regard sombre et équivoque. Qui m'est garant que vous n'attirez pas dans un nouveau piège l'infortunée princesse trahie?

Urbain se dresse fièrement, et dit avec dignité :

— Je croyais que l'habit que je porte, que cette tête qui a blanchi au service de mes princes, serait pour vous des garanties suffisantes! Cependant, ajoutez-il d'un ton plus doux en voyant la confusion de Borseele qui baisse les yeux, si vous avez besoin d'un autre garant, je suis prêt à vous l'offrir.

Et, en parlant ainsi, il ouvre la porte de l'antichambre, et fait un signe à un jeune homme qui semble l'attendre dans la plus grande anxiété. Celui-ci s'approche en hésitant, et les regards de Borseele tombent sur les traits bien connus de Marguerite, qui, rouge d'amour et de honte, lui paraît plus ravissante que jamais.

— Vous, damoiselle?... Oui, s'écrie-t-il avec enthousiasme, où vous résidez, réside un ange de lumière, résident la fidélité et la plus noble abnégation de soi-même. Maintenant, je cours avec une entière confiance auprès de la princesse pour vous annoncer, et vous pourrez vous-même tâcher de lui faire goûter vos projets.

Puis il s'éloigne d'un pas rapide. Marguerite essuie à la dérochée une larme qui s'échappe de ses yeux.

— Avec quelle ardeur il me remercie des sentiments que je voue à une autre! se dit-elle dououreusement au fond du cœur — pourtant ce que j'éprouve pour lui-même... Son regard rencontre en ce moment le regard

ronnait, et ils auraient bientôt succombé si on n'était venu à leurs secours; car le feu avait déjà pris aux meubles, dont la majeure partie a été consumée.

Les deux jeunes gens ont été transportés à l'hôpital Lariboisière; mais leur situation est tellement grave qu'on n'espère pas les sauver.

— L'affaire de Léonie Chéreau, accusée du détournement de l'enfant de M. Hua, viendra, assure-t-on, à l'audience de la cour d'assises du samedi 12 novembre, sous la présidence de M. Anspach; M. l'avocat-général Barbier soutiendra l'accusation; la défense, on le sait, sera présentée par M. Lachaud.

Il paraît que depuis son arrestation, Léonie Chéreau a abandonné ce caractère léger qui l'a conduite au crime; sa position pécuniaire lui permettait de se procurer quelques-unes de ces petites douceurs dont sont privées les malheureuses détenues de St-Lazare; elle ne veut rien autre chose que l'ordinaire de sa maison; on lui apportait du pain blanc : « Je vous remercie, dit la jeune prisonnière, je veux du pain bis, comme mes compagnes d'infortune; je dois expier, par tous les moyens possibles, les fautes que j'ai commises. »

— Avant-hier, vers sept heures du soir une voiture de place s'arrêtait dans la cour de la préfecture de police, à Paris; il en descendait une personne mise avec une certaine élégance : robe de jaconet, mantelet de satin noir, chapeau coquet avec un voile en dentelle noir, rabattu en avant et cachant le visage. Cette personne monta immédiatement dans les bureaux du service de sûreté, et s'adressant aux employés, elle leur demanda d'une voix flûtée s'ils n'avaient pas reçu de plaintes contre elle. « Je suis, ajouta-t-elle, un peu gênée depuis quelques jours; je dois à mon hôtel et à mon loueur de voitures, et je crains que ce dernier, supplant de la mauvaise volonté de ma part, ne porte plainte contre moi. Je vous serais donc obligée de vérifier si vous avez une plainte contre Lacordaire qui est mon nom. » Les employés lui répondirent qu'ils n'avaient reçu de réclamations contre personne de ce nom, en ajoutant qu'il était possible que M. le chef du service de sûreté eut reçu une plainte, et ils la conduisirent aussitôt devant ce fonctionnaire, qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur elle, fit une réponse négative, en annonçant à cette personne qu'il la mettait néanmoins en état d'arrestation provisoire, attendu que le costume qu'elle portait appartenait à un autre sexe que le sien, et qu'elle n'était pas autorisée à le porter. « C'est vrai, je suis un homme, répondit-il, je me nomme Simon Lacordaire, âgé de vingt-sept ans, matelot de troisième classe, en résidence à Brest. »

Le chef du service de sûreté avait justement reçu de cette ville une dépêche lui annonçant qu'au commencement de ce mois un matelot de la 2^e compagnie des équipages de la flotte, nommé P..., né à Paris, employé chez le sergent-major, avait disparu en emportant 2,000 francs en billets de banque, que ce dernier lui avait confiés pour les convertir en monnaie.

M. le chef de la police remarqua que le signalement qui lui avait été envoyé à ce sujet avait une analogie parfaite avec celui de Simon Lacordaire, et il interrogea sur ce point ce dernier, qui protesta et soutint que c'était son véritable nom. « Au surplus, ajouta-t-il, je vous le prouverai demain, car ce P..., je le connais, il est à Paris en ce moment; je croyais que c'était seulement un déserteur, mais maintenant que je sais que c'est un voleur, je vous donnerai tous les renseignements nécessaires pour l'arrêter. »

scrutateur d'Urbain, et la pensée qui la fait rougir s'évanouit. Elle entretient de nouveau le vieillard, avec le plus grand calme, des moyens à l'aide desquels elle espère déterminer Jacqueline à la fuite.

X

Les représentations amicales de Marguerite, le courage avec lequel la fidèle jeune fille sollicite pour partager les dangers qui menacent sa souveraine, et enfin l'assurance du dévouement inaltérable que le peuple porte à sa princesse révérée, tout cela finit par vaincre la répugnance de Jacqueline pour une évasion clandestine; et, au bout de quelques jours, elle quitte, sous des vêtements d'homme et accompagnée de ses fidèles, les murs inhospitaliers de la grande cité gantoise. Grâce à la prudence de Borseele et à l'adresse d'Urbain, elle parvient à gagner sans encombre le sol de sa patrie. Cependant on ne la laisse pas dans la paisible possession de son trône : Philippe s'avance à la tête de son armée pour soutenir ses prétendus droits; mais le peuple fidèle se presse courageusement et avec joie autour de Jacqueline, et Borseele lui-même tire le glaive pour la cause de sa souveraine chérie, et combat, en qualité de capitaine, dans les rangs de ses guerriers.

Jacqueline le vit partir avec douleur.

— Voilà les hommes, dit-elle en soupirant et sans cacher à Marguerite les larmes qui obscurcissent ses yeux, voilà les hommes : le plus fidèle de mes amis lui-même m'abandonne pour brûler de l'encens à son idole, la soif de la gloire.

(La suite au prochain numéro.)